

FEDERICO MOCCIA

J'AI ENVIE DE TOI

Traduit de l'italien par Anaïs Bokobza

Titre original italien :

HO VOGLIA DI TE

© Giangiacomo Feltrinelli Editore Milan, 2006

Pour la traduction française :

© Calmann-Lévy, 2007

ISBN 978-2-7021-3812-0

À Gin.

Ton sourire m'a raconté cette histoire.

À mamie Elisa et tante Maria,

qui cuisinaient bien et avec amour.

Et qui, ce jour-là, sont venues me voir...

1

« Je veux mourir. » C'est ce que j'ai pensé quand je suis parti. Quand j'ai pris l'avion, il y a à peine deux ans. Je voulais en finir. Oui, un simple accident était la meilleure solution. Pour qu'il n'y ait pas de coupable, pour que personne n'ait honte de moi ni ne cherche un pourquoi... Je me rappelle, l'avion a bougé pendant tout le voyage. Il y avait un orage, les gens étaient tendus et effrayés. Pas moi. J'étais le seul à sourire. Quand tu vas mal, quand tu vois tout en noir, quand tu n'as pas d'avenir, quand tu n'as rien à perdre, quand... chaque instant est un poids. Immense. Insoutenable. Tu passes ton temps à soupirer. Et tu voudrais t'en libérer par tous les moyens. N'importe quel moyen. Le plus simple, le plus lâche, pour échapper enfin à cette pensée : elle n'est pas là. Elle n'est plus là. Alors, tout simplement, tu voudrais ne plus être là non plus. Disparaître. Hop. Sans trop de problèmes, sans déranger. Sans que le premier venu puisse dire : « Oh, mais tu n'es pas au courant ? Oui, c'est ça, lui... Tu ne devineras jamais ce qui lui est arrivé... » Et cet inconnu raconterait ta fin, avec moult détails, il inventerait un truc absurde, comme s'il te connaissait depuis toujours, comme si lui seul savait quels étaient vraiment tes problèmes. Bizarre... Alors qu'en fait tu n'as même pas eu le temps de le savoir toi-même. Et tu ne pourrais plus rien faire contre ce gigantesque bouche-à-oreille. Quelle plaie. Ta mémoire serait victime d'un imbécile quelconque et tu ne pourrais rien y changer. En fait, ce jour-là, j'aurais voulu rencontrer un de ces drôles de magiciens, de ceux qui mettent une cape sur une colombe et pouf, d'un coup elle n'est plus là. Elle n'est plus là, un point c'est tout. Et toi tu es content du spectacle. Tu as vu des danseuses un peu plus grasses que de rigueur, tu t'es assis sur une vieille chaise, un peu dure, dans une salle aménagée tant bien que mal dans un sous-sol quelconque. Ça sentait même le moisi et l'humidité. Mais une chose est certaine : tu ne te demanderas plus jamais ce qu'est devenue cette colombe. Mais non... Nous, nous ne pouvons pas disparaître aussi facilement. Depuis, le temps a passé. Deux ans. Aujourd'hui je sirote une bière et en me rappelant combien j'aurais voulu être cette colombe, je souris et j'ai un peu honte.

– Vous en voulez une autre ?

Un steward me sourit, debout près de son chariot à boissons.

– Non, merci.

Je regarde par le hublot. Nous traversons des nuages teintés de rose. Moelleux, légers, infinis. Le soleil qui se couche au loin fait un dernier clin d'œil. Je n'arrive pas à y croire. Je rentre. 27A, ma place dans l'avion : rangée de droite, juste après l'aile, couloir central. Je rentre. Une belle hôtesse me sourit à nouveau en passant près de moi. Trop près. On la dirait envoyée par Nirvana : « *If she*

comes down now, oh, she looks so good... » Elle a un parfum léger, un uniforme parfait, une chemise juste assez transparente pour laisser apprécier son soutien-gorge en dentelle. Elle va et vient tranquillement dans l'avion, insouciante, souriante. « *If she comes down now...* »

– Eva, c'est un très joli prénom.

– Merci.

– Vous êtes un peu comme la première Ève, vous me tentez...

Elle reste un instant silencieuse, elle me fixe. Je la rassure.

– Mais c'est une tentation légitime. Je peux avoir une autre bière ?

– Mais c'est la troisième...

– Eh oui, si vous continuez à passer comme ça... Je bois pour vous oublier.

Elle sourit. Maintenant, elle a l'air sincèrement amusée.

– Vous comptez toujours ce que boivent les gens, ou c'est moi qui vous ai fait particulièrement effet ?

– À vous de voir. Sachez juste que vous êtes le seul à avoir demandé une troisième bière.

Elle s'en va. Mais avant, elle sourit à nouveau. Puis elle se déhanche joyeusement en s'éloignant.

Je me penche un peu. Jambes parfaites, collants épais, de contention, voile foncé, chaussures sérieuses du même modèle que les autres hôtesses. Les cheveux relevés, formant une double queue-de-cheval un peu désordonnée, blonds avec quelques mèches. Elle s'arrête. Je la vois parler avec un homme assis dans la même file que moi, quelques rangées plus loin. Elle écoute ce qu'il demande. Elle se contente d'acquiescer, sans parler. Puis elle dit quelque chose en riant et le tranquillise. Elle se retourne une dernière fois vers moi avant de s'en aller. Elle me regarde. Yeux verts. Ligne svelte. Les cheveux couleur ébène à la racine, hauts sur la nuque, et quelque chose d'étrange. Cette fois, c'est moi qui lui souris. L'homme dit encore quelque chose. Elle répond, professionnelle, puis s'éloigne.

– Très mignonne, cette hôtesse.

La dame assise à côté de moi entre confusément dans mes pensées. Attentive et souriante, des yeux malicieux derrière d'épaisses lunettes. Cinquante ans qui lui vont bien, à l'inverse de ses boucles d'oreilles, trop grandes, et du bleu sur ses paupières, trop lourd.

– Oui, une *gnocca*.

– Pardon ?

– C'est une *gnocca*. C'est comme ça qu'on dit, à Rome, pour une hôtesse comme ça.

En fait, on en dit beaucoup plus, mais ça ne me semble pas une bonne idée de m'étendre sur le sujet.

– *Gnocca*... (Elle secoue la tête.) Jamais entendu.

– Oui, *gnocca*. Ou même belle *gnocca*. C'est une expression sympathique empruntée aux pâtes.

Vous voyez ce que c'est, les gnocchis, non ?

– Oui, bien sûr. Ça, j'en ai vu et mangé pas mal de fois.

– Voilà. Et vous aimez ça ?

– J'adore.

– Vous voyez, c'est facile. Quand on dit à une fille qu'elle est *gnocca*, ça veut dire qu'elle est bonne comme les gnocchis que vous avez mangés.

– Oui, mais ça me fait rire de penser à elle comme un gnocchi. Ça fait un peu... comment on dit... Ah oui : maladroit !

– Non ! Vous devez penser à ces gnocchis avec de la sauce chaude dessus, faite avec des tomates douces, celles qui fondent dans la bouche, elles se collent presque au palais, à tel point qu'il faut les enlever avec la langue.

– Bon, d'accord, j'ai compris. Vous êtes fou des gnocchis.

- Assez, oui.
- Vous en mangez souvent ?
- À Rome, très souvent. À New York je n'ai jamais mangé italien, je ne sais pas pourquoi, comme ça, par principe.
- C'est bizarre, on dit qu'il y a beaucoup de bons restaurants italiens. Oh, voilà, il y a la... « *gnocca* » qui revient.

La femme rit, amusée, et indique l'hôtesse qui arrive en souriant avec le verre de bière. Elle est tellement belle qu'on dirait presque une publicité.

- Dites-lui qu'elle est *gnocca*, vous verrez, ça va lui faire plaisir.
- Non, vous vous moquez de moi.
- Mais non, je vous assure, c'est un compliment.
- Alors, je lui dis ?
- Allez, dites-le-lui !

L'hôtesse arrive, me tend un petit plateau avec le verre posé sur un napperon en papier.

- Voilà votre bière. Je ne pourrai pas vous en servir une autre parce que nous allons bientôt atterrir.

- Je ne vous en aurais pas demandé. Je commence à vous oublier. Même si ce n'est pas facile.
- Ah oui... bon, merci.

Je goûte la bière.

- Elle est délicieuse, merci, parfaite, juste fraîche comme il faut. Et puis, apportée par vous, on dirait vraiment une bière de publicité.

- Ôtez-moi un doute : quelle est la première chose que vous oublierez ?

- Peut-être comment vous êtes habillée...

- Vous n'aimez pas notre uniforme ?

- Si, beaucoup. C'est juste que je vous imagine autrement...

Elle me regarde, un peu perplexe, mais je ne lui laisse pas le temps de répondre.

- Vous restez longtemps à Rome ?

- Quelques jours... Septembre à Rome, c'est ce qu'il y a de mieux. Je veux aller me promener et faire un peu de shopping. Peut-être que je trouverai quelque chose pour ne pas me faire oublier...

- Oh, je n'en doute pas. Vous trouverez des vêtements parfaits pour vous. Parce que vous êtes... comment dire... comment on dit ?

Je me tourne vers la dame assise à côté de moi.

- Aidez-moi.

La dame semble un peu timorée, mais elle se jette à l'eau : « C'est une... *gnocca* ! »

L'hôtesse la regarde un instant, perplexe, puis elle me regarde. Elle lève un sourcil et tout à coup elle éclate de rire. Ouf. C'est passé. Je ris aussi.

- Oh, bravo, madame, c'est justement ce que j'aurais dit, moi aussi !

L'hôtesse prénommée Eva s'éloigne en secouant la tête.

- Attachez vos ceintures, s'il vous plaît.

Sa queue-de-cheval haute ondule, aussi parfaite que le reste. Parfaite comme les ailes d'un papillon. Un papillon à attraper. Aux États-Unis, il y avait une chanson que j'adorais, une chanson anglaise d'il y a quelques années... « *I'm gonna keep catching that butterfly...* » The Verve. J'essaye de me la rappeler en entier. Je n'y arrive pas. Une voix me dérange. La dame à côté de moi est en train de trafiquer quelque chose. Et elle ne le fait pas en silence.

- Ouf, je n'arrive jamais à trouver la ceinture, dans ces avions.

Je l'aide, elle s'est littéralement assise dessus.

- Voilà, madame, elle est là-dessous.

– Merci, même si je n'arrive pas à comprendre à quoi ça peut servir. Elle ne peut pas nous empêcher de valser.

– Ça, non, c'est sûr.

– Oui, bon... Mon Dieu, si on se crashe, ce n'est pas comme en voiture.

– Non, ce n'est vraiment pas la même chose... Vous êtes nerveuse ?

– Je suis morte de peur.

Elle me regarde et regrette presque d'avoir utilisé cette expression.

– De toute façon, madame, si c'est le destin, c'est le destin.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Ce que j'ai dit.

– Oui, mais qu'est-ce que vous avez dit ?

– Vous avez très bien compris.

– Oui, mais j'espérais ne pas avoir compris. J'ai une peur bleue de l'avion.

– Je n'avais pas compris.

Elle a l'air vraiment inquiète, elle me sourit en bougeant les lèvres, salivation à zéro. Je sirote ma bière et je décide de m'amuser un peu.

– Pensez que la plupart des catastrophes aériennes ont lieu au départ ou...

– Ou ?...

– À l'atterrissage. C'est-à-dire dans très peu de temps.

– Mais qu'est-ce que vous dites ?

– La vérité, madame. Il faut toujours dire la vérité.

Alors que je bois une grande gorgée de bière, je m'aperçois du coin de l'œil qu'elle me regarde fixement.

– Je vous en prie, parlez-moi.

– Mais madame, de quoi voulez-vous que je vous parle ?

– Distrayez-moi, empêchez-moi de penser à ce qui pourrait...

Elle serre ma main encore plus fort.

– Vous me faites mal.

– Ah, excusez-moi.

Elle desserre un peu, mais ne me lâche pas. Je commence à lui raconter quelque chose. Des petits morceaux de ma vie, un peu au hasard, comme ça vient.

– Alors, vous voulez savoir pourquoi je suis parti ?

La dame acquiesce. Elle n'arrive pas à parler.

– Vous savez, c'est une longue histoire...

Elle fait oui avec plus de vigueur, elle veut juste écouter, n'importe quoi du moment que ça la distrait un peu. J'ai l'impression de parler avec un ami, avec mon ami...

– Il s'appelait Pollo, voilà. Drôle de nom, n'est-ce pas ?

La dame ne sait pas si elle doit dire oui ou non, n'importe quoi pourvu que je continue à parler.

– Voilà, c'est l'ami que j'ai perdu il y a plus de deux ans. Il était toujours avec sa petite copine, Pallina. Il était trop fort, il avait les yeux vifs, toujours joyeux, il était vraiment génial, un sacré sens de l'humour, toujours à taquiner...

Elle écoute en silence, les yeux curieux, subjuguée par mes paroles. Comme c'est étrange...

Parfois tu te sens mieux avec quelqu'un que tu ne connais pas, tu te livres plus facilement. Tu t'ouvres vraiment. Peut-être parce que son jugement ne t'intéresse pas.

– Moi, j'étais avec Babi, qui était la meilleure amie de Pallina.

Babi. Je lui raconte tout. Comment je l'ai connue, comment j'ai commencé à m'amuser, comment je suis tombé amoureux, comment elle m'a manqué... Tu ne comprends parfaitement la beauté

d'un amour que quand tu l'as perdu. C'est peut-être comme ça qu'on se sent quand on va chez le psy. Je me suis toujours demandé. Mais avec ces types-là, est-ce qu'on arrive vraiment à être totalement sincère ? Il faudra que je demande à quelqu'un qui y est allé. Je pense tout en parlant. Je fais des petites pauses de temps en temps. La dame, amusée et curieuse, mord tout de suite à l'hameçon, elle est plus tranquille, elle m'a même lâché la main. Elle a oublié la tragédie de l'avion. Maintenant, elle a l'impression de s'occuper de la mienne.

– Et cette Babi, vous n'avez plus eu de nouvelles ?

– Non. J'ai eu de temps en temps mon frère au téléphone. Et quelquefois mon père. Mais pas trop souvent, les coups de fil de New York coûtent les yeux de la tête.

– Vous vous êtes senti seul ?

Je lui réponds dans le vague. Je n'arrive pas à le dire. Je me sentais moins seul qu'à Rome. Et puis, inévitablement, je fais allusion à maman. Je me prends au jeu et ça m'amuse presque d'offenser les principes de cette femme. Ma mère a trompé mon père. Je l'ai surprise avec le voisin d'en face. Elle a du mal à y croire. Cette révélation l'a totalement détendue. L'avion ? Elle ne se rappelle même pas qu'elle est dans un avion. Elle me pose mille questions... J'ai à peine le temps de la suivre. Pourquoi est-ce que ça plaît autant de s'immiscer dans les affaires des autres ? Sujets épicés, détails interdits, gestes irrationnels ou péchés savoureux. Peut-être parce que comme ça, quand on se contente d'écouter, on ne se salit pas. La dame semble à la fois se régaler et souffrir de mon récit. Je ne sais pas si c'est vraiment le cas, et ça ne m'intéresse pas. Je lui raconte tout, sans difficulté. Comment j'ai été violent envers l'amant de maman, comment je me suis tu à la maison, comment je n'ai jamais rien dévoilé à mon père ni à mon frère. Et puis le procès. Ma mère assise là, en face de moi. Ma mère silencieuse, elle qui n'a pas eu le courage d'admettre ce qu'elle avait fait. Ma mère qui n'a pas réussi à confesser sa trahison pour justifier ma violence. Et moi, serein, me moquant presque du juge qui m'accusait d'un acte pour moi si naturel : massacrer le salaud qui a violé le ventre de la femme qui m'a engendré. La dame me regarde bouche bée. Madame, vous savez, on peut le dire de mille manières... Mais c'est une chose de plaisanter comme l'a fait Benigni quand il s'est jeté sur Raffaella Carrà¹. Ici, c'en était une autre, il s'agissait de ma mère. La dame s'en rend bien compte. D'un coup, elle redevient sérieuse. Alors j'essaye de dédramatiser.

– Comme dirait Pollo, avec moi, *Amour, gloire et beauté*, ils peuvent aller se rhabiller...

Au lieu de se scandaliser, elle rit, désormais complice :

– Et puis ? demande-t-elle, curieuse du prochain épisode.

Je continue à parler sans problème, sans exiger de redevance. Mon récit n'a pas de prix. Je lui explique le pourquoi de l'Amérique, le désir de partir, de me cacher dans un cours de graphisme, là-bas... Et comme il est facile de se rencontrer, même dans une grande ville... autant changer du tout au tout. Que des réalités nouvelles, des gens nouveaux, et surtout aucun souvenir. Un an de conversations laborieuses en anglais, aidées par la présence de quelques Italiens rencontrés par hasard. Un ensemble très amusant, une vie pleine de couleurs, de musique, de sons, de trafic, de fêtes et de nouveautés. Un grand vacarme doublé de silence. Rien de ce que les gens me disaient n'avait de rapport avec elle, ne pouvait la rappeler, lui redonner vie. Babi. Des journées inutiles pour faire reposer mon cœur, mon estomac, ma tête. Babi. L'impossibilité totale de revenir en arrière, d'être en un instant en bas de chez elle, de la croiser dans la rue. Babi. À New York, il n'y a pas de danger... À New York, il n'y a pas de place pour Battisti² : « Et si tu me reviens à

¹ L'auteur fait référence à une scène célèbre de la télévision italienne où l'acteur s'est jeté sur une présentatrice pour regarder sous sa jupe. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

² Célèbre chanteur italien.

l'esprit, il suffit de penser que tu n'es pas là, que je souffre inutilement parce que je sais, moi je sais, moi je sais que tu ne reviendras pas. » Des accords tacites pour tenter d'éviter tous les endroits qu'elle fréquente et connaît elle aussi, Babi. La dame sourit.

– Moi aussi je la connais, cette chanson.

Elle chantonne maladroitement quelque chose.

– Oui, c'est bien celle-là.

Je tente de mettre fin à ce numéro digne de la Star Ac.

Mais je suis sauvé par l'avion. Han... clac. Un bruit sec, métallique. Un mouvement dur et un petit sursaut.

– Mon Dieu, qu'est-ce que c'est ?

La dame se jette sur ma main droite, la seule libre.

– C'est le train d'atterrissage, ne vous inquiétez pas.

– Comment ça, ne pas m'inquiéter ? Et ça fait tout ce bruit ? On dirait qu'il s'est détaché...

Non loin, l'hôtesse et les autres membres de l'équipage prennent place dans les fauteuils libres et aux places bizarres sur le côté, près des sorties. Je cherche Eva, je la trouve, mais elle ne regarde pas dans ma direction. La dame essaye de se distraire toute seule. Elle y parvient. Elle lâche ma main en échange d'une dernière question :

– Pourquoi ça s'est fini ?

– Parce que Babi est sortie avec un autre.

– Comment ça ? Votre petite amie ? Avec tout ce que vous m'avez raconté ?

Maintenant c'est à son tour de s'amuser à remuer le couteau dans la plaie. L'avion et son atterrissage sont passés au second plan. Elle me harcèle de questions jusqu'au dernier moment ; et même, dans le feu de la discussion, elle se met à me tutoyer. Et elle attaque franchement. Depuis que tu l'as quittée, est-ce que tu as fait l'amour avec une autre femme ? Et une autre descente en piqué, comme les avions Stukas du Baron rouge dans le dessin animé *Snoopy*. Tu ressortirais avec elle ? Garder le calme devant ses rafales incessantes. Est-il possible de pardonner ? Tu en as parlé avec quelqu'un ? Ou bien la bière me fait de l'effet, ou bien c'est elle et ses questions qui me font tourner la tête. Ou bien la douleur de cet amour pas encore oublié. Je ne comprends plus rien. Je n'entends plus que le grondement de l'avion et la turbine en phase d'atterrissage. Voilà, j'ai une idée, je trouve le moyen d'échapper à cet interrogatoire...

– Regardez les lumières de la piste. On n'y arrivera pas, lui dis-je en riant, à nouveau maître du jeu.

– Mon Dieu, c'est vrai, je les vois...

Terrorisée, elle regarde par le hublot l'avion et ses ailes qui effleurent presque le sol et ondulent, indécises. Bondissant comme une vieille panthère, elle m'attrape la main droite au vol. Elle regarde à nouveau dehors. N'y tenant plus, elle enfonce sa tête dans le fauteuil, elle pousse en avant avec ses jambes, comme si elle voulait freiner elle-même des pieds. Elle enfonce ses ongles dans la chair de ma main. Après quelques rebonds, l'avion touche le sol. Immédiatement, les turbines des moteurs s'inversent, l'énorme masse d'acier tremble, affolée, avec tous ses fauteuils, y compris celui de la dame. Mais elle ne se laisse pas faire. Elle fronce les sourcils et frissonne tout en s'en prenant à ma main.

« Le commandant vous informe que nous sommes arrivés à Rome Fiumicino. La température extérieure... »

Une tentative d'applaudissement s'élève du fond de l'avion mais avorte presque immédiatement. Ce n'est plus à la mode.

– Bon, eh bien on a réussi.

La dame soupire :

- Grâce à Dieu !
- Peut-être qu'on se recroisera.
- Oh oui, ça m'a fait très plaisir de parler avec toi. Mais tout est vrai, dans ce que tu m'as raconté ?
- Aussi vrai que vous avez serré ma main.

Je lui montre ma main droite et la marque laissée par ses ongles.

- Oh, je suis vraiment désolée.
- Ça ne fait rien.
- Faites voir.
- Non, sérieusement, tout va bien.

Quelques portables commencent à sonner. Sourires et calme après l'atterrissage. Presque tous les passagers ouvrent les coffres à bagages au-dessus de leurs sièges et en descendent les sacs de cadeaux rapportés d'Amérique, prêts à se mettre dans la queue pour atteindre la sortie le plus vite possible, ce qui ne sert pas à grand-chose. Après plusieurs heures d'immobilité dans l'avion, où on est obligés de faire le bilan des années passées jusque-là, on revient à la frénésie de la légèreté, à la pensée fautive, à la course vers la destination ultime.

« Au revoir. » « Merci, bonsoir. » Des hôtesses plus ou moins jolies prennent congé à la sortie de l'avion. Eva, très professionnelle, tout sourire, salue chaque passager, parfaite.

- Merci pour les bières.
- Je n'ai fait que mon devoir.

Elle me sourit, plus naturelle, me semble-t-il.

- Si tu as des problèmes...

Je lui laisse une carte, sur laquelle figure mon numéro à Rome. Elle la regarde, étonnée.

- C'était mon examen pour le cours de graphisme.
- Et ça a marché ?
- Ils étaient tous très contents. Ils ont trouvé génial de diviser la carte en blanc et bleu.
- C'est joli.

Elle la met dans sa poche. Je ne me suis pas risqué à lui dire que je suis supporter de la Lazio. Je descends les marches.

Vent tiède. Septembre. Le soleil se couche, il est à peine huit heures et demie. Exactement à l'heure. C'est bon de marcher à nouveau après avoir volé pendant huit heures. On monte dans le bus. Je regarde les gens. Quelques Chinois, un Américain costaud, un jeune qui n'a pas arrêté d'écouter un de ces Samsung YP-T7X de 512 Mb que j'avais vus à New York. Deux amies en vacances qui ne parlent plus, peut-être saturées de cette longue cohabitation. Un couple d'amoureux. Ils rient, ils se disent des choses plus ou moins utiles, ils se font des blagues. Je les envie, ou plutôt j'ai du plaisir à les regarder. Ma compagne de voyage, la dame bien en chair qui sait désormais tout de ma vie, s'approche de moi. Elle me regarde en souriant, comme pour dire : « On a réussi, hein ? » J'acquiesce. Je regrette presque de lui en avoir raconté autant. Et puis je me tranquillise. Je ne la reverrai jamais. Contrôle des passeports. Quelques chiens-loups tenus en laisse déambulent nerveusement à la recherche d'un peu de coke ou d'herbe. Des chiens en manque qui nous regardent de leurs yeux gentils, défoncés pour rester entraînés. Un policier ouvre distraitement mon passeport puis il change d'avis, une page lui échappe, il la récupère et la regarde avec plus d'attention. Mon cœur bat un peu plus vite. Rien. Je ne l'intéresse pas. Il me le rend, je le referme et le mets dans mon sac à dos. Je récupère mon bagage. Je sors, libre, de nouveau à Rome. J'ai passé deux ans à New York et j'ai l'impression d'être parti hier. Je marche rapidement vers la sortie. Je croise des gens qui tirent des valises, un type qui court à bout de souffle vers un avion qu'il ratera peut-être. Derrière les barrières, des familles attendent quelqu'un

qui n'arrive pas. Des filles, belles et encore bronzées de l'été, attendent leur amour ou ce qu'il a été. Les bras croisés, immobiles ou se promenant, les yeux agités ou sereins, en tout cas, elles attendent. « Taxi, vous voulez un taxi ? » Un faux chauffeur court à ma rencontre en se faisant passer pour honnête : « Je vous fais un bon prix. » Je ne réponds pas. Il comprend que je ne suis pas une bonne affaire et il laisse tomber. Je regarde autour de moi. Une femme élégante, portant une robe claire et une fine chaîne en or, me suit tranquillement des yeux. Elle est belle. Je lui souris. Elle ébauche un semblant de réponse, qui pourtant contient tout. Trahison, je voudrais mais je ne peux pas, envie de liberté. Et puis elle regarde ailleurs, renonciation. Je continue à regarder autour de moi. Rien. Quel idiot. Bien sûr. À quoi je m'attendais ? Qui est-ce que je cherche ? C'est pour ça que tu es revenu ? Alors tu n'as rien compris, tu n'as encore rien compris. Je me sens bête et j'ai envie de rire.